

Du don à l'intérêt général

Christophe Ramaux

Article paru dans *Politis*, 21 septembre 2006

Quelle cohérence opposer au libéralisme économique, à la lutte de tous contre tous qu'il promeut comme moteur de l'efficacité ?

Certains invitent à partir d'une autre conception anthropologique de l'homme : celui-ci ne serait pas seulement mû par la recherche de son intérêt mais par le sens du don désintéressé, de l'amitié pure, des « relations vraies », et c'est en s'appuyant sur ces logiques d'action que l'on peut bâtir un autre monde. L'anti-utilitarisme serait donc la boussole enfin trouvée pour faire pièce au libéralisme économique. *Homo donator* versus *homo oeconomicus* : on sait que la formule séduit.

Dans son dernier ouvrage, Frédéric Lordon (*L'intérêt souverain*, La Découverte) tort le coup à cette prétention. La charge est incisive et convaincante. Derrière le don, quelle qu'en soit les formes, un « retour » est toujours sollicité. Ce retour peut prendre la forme du contre-don, lequel appelle lui-même un nouveau don et ainsi de suite. Les chaînes de la dépendance ne sont jamais loin. C'est bien pourquoi l'échange marchand – ce n'est pas sa seule qualité – peut avoir du bon : la monnaie est « libératoire », « libère » de certaines dépendances (rien ne m'oblige à revenir chez ce pâtissier : j'ai payé, « nous sommes quitte »). Le retour réclamé par le don peut prendre des formes plus insidieuses. Le don charitable n'exige pas de contrepartie en espèce sonnante et trébuchante. Il se paie en « affect ». Dans un chapitre sublissime (à monter au théâtre de suite !), Frédéric Lordon nous montre comment Sénèque, déjà, se payait de mot lorsqu'il entendait démontrer qu'« il y a loin des affaires à un bienfait ». Sénèque théorise le bienfait, mais les précisions qu'il apporte sur ce qu'il doit être (bien proportionné, refusé aux « ingrats », sous la forme d'objets durables pour rappeler au bon souvenir, etc.) nous montre à quel point le bienfait est « obsédé par l'idée de son dû, par l'idée du retour ».

Plus lucide, Spinoza soulignait que « le mouvement de bienveillance qui nous porte à soulager la souffrance d'autrui est d'abord et avant tout un effort de réduire notre propre tristesse ». Il ne faut pas se mentir à soi : le don, le faire pour autrui, est aussi l'expression d'un faire « pour soi ».

Derrida, que cite Frédéric Lordon, avait déjà pointé l'impasse logique de l'éloge du don : pour qu'il soit complet, il faut qu'il soit donné avec l'oubli de l'intention de donner... mais il perd alors sa signification de don.

Le don peut avoir du bon... mais il est toujours intéressé.

L'intérêt justement : entendu au sens large, comme intérêt pour soi, il est susceptible de se décliner en de multiples formes, accumulation de choses, de pouvoir, de reconnaissance symbolique, etc. Lordon nous invite, la référence au *conatus* de Spinoza aidant, à en faire l'élément moteur, fondateur des logiques d'actions individuelles. L'« égoïsme fondamental est constitutif d'une « nature humaine » » va-t-il jusqu'à soutenir. On hésite devant la formule. Au prochain repas entre amis, faudra-t-il se méfier des commensaux ? Mais à la réflexion, on se dit que si « nature humaine » on doit retenir, il est sans doute plus sage de partir de là. Cela permet accessoirement de se vacciner définitivement contre les autoproclamations de vertu désintéressée en politique...

Reste la suite, c'est-à-dire l'essentiel. L'intérêt « souverain » nous dit Lordon a une forme logique originelle : celle de l'intérêt *proneur*. Prendre à autrui : tel est au fond le substrat le

plus profond de l'homme. L'auteur ne s'arrête certes pas là. Il souligne que la société, le « *travail civilisationnel* », a pour fonction d'orienter, de canaliser cette « *pulsion pronatrice* » afin justement que société, « *vivre ensemble* », il puisse y avoir. Mais *Lupus*, l'hypertrophie du conflit, n'est jamais loin sous sa plume.

D'où deux problèmes. Celui de la coopération tout d'abord. Une fois admis que l'intérêt pour soi est partout, pourquoi ne pas retenir que la coopération puisse être une forme tout aussi générique de l'intérêt que le « *prendre à autrui* » ? La coopération entendue comme produit de la conscience de l'apport de l'autre pour soi. Lordon mentionne que Spinoza lui-même évoque la générosité et l'amitié fondée en raison sur la conscience de l'apport de l'autre pour soi. Mais il n'en retient qu'une leçon : « *le conatus éclairé a compris que le bien d'autrui accroît son bien propre* ».

Second problème : l'intérêt général. En plus de 200 pages consacrées à l'intérêt, Lordon trouve le moyen de ne jamais l'évoquer. L'essentiel de l'ouvrage est consacré à exhiber la logique de l'intérêt égoïste tapi derrière les comportements supposés les plus désintéressés. La morale ? Un faux-semblant pour l'essentiel. Dans les dernières pages, Lordon concède néanmoins qu'il importe que la société oriente l'intérêt dans un sens coopératif plutôt que guerrier. N'est pas là pourtant l'essentiel ? L'intérêt général n'est certes pas une « nature ». Il opère toujours concrètement contre certains intérêts. Il relève d'une construction sociale où œuvrent intérêts privés et catégoriels. En démocratie, il procède de la délibération et du vote des citoyens placés sur un pied d'égalité. Mais n'est-ce pas dans l'idée qu'il est irréductible au jeu des intérêts particuliers qu'on trouve le schème à opposer au libéralisme économique ? N'est-ce pas, pour ne citer que cet exemple, dans l'idée que l'entreprise est une institution collective, coopérative, qu'on peut s'opposer au capital et à sa prétention à n'en faire qu'un objet de propriété au service des actionnaires ?